

for future governance, such stories have a “social life” and must be interpreted to draw out their applicability for today (16, 23).

Another distinctive feature is the skilful, critical way in which the authors have integrated explorers’, missionaries’, and ethnographers’ accounts with the oral histories. They honour some of these individuals – ethnographer James Teit and missionary Jean-Marie-Raphael Le Jeune, for example – for their friendship and support of the Secwepémc while still taking what is valuable from the records of those who were less sympathetic and so less knowledgeable, like Franz Boas and Father Charles Grandidier. Archaeologists, like Harlan Smith who robbed graves, are criticized, but their contributions in recording Secwepémc history are also recognized. The authors bring these archival accounts together with data from archaeology, linguistics, geology, and paleoecology “to cross-check and triangulate evidence that derives from oral history” (27).

This cross-checking is well illustrated by comparing chapters 2 and 3. Chapter 2 tells a series of Coyote and Transformer stories that explain the evolution of the world in supernatural terms familiar to the Secwepémc. Chapter 3 takes a more academic approach, drawing heavily on paleogeology, archaeology, and linguistics to document the arrival of the ancestors of the Secwepémc in their territory. Other chapters focus on the Salish language, place names and ownership, political organization, the incorporation of Christianity into their spirit world, and their long-standing resistance to colonial incursions. At several places, one can glimpse moments in the history of Secwepémc encounters with Europeans (such as in their relationships with the Hudson’s Bay Company officials whom they respected and called “real whites”) when mutually beneficial alternative futures were available but not taken.

The chapter “How We Look(ed) after Our Land” reinforces the conclusion of the Supreme Court of British Columbia, affirmed by the Supreme Court of Canada in the 2014 *Tsilhqot’in* decision, that Indigenous people used and therefore owned the whole landscape between their village sites. The Ignaces point to pre-contact agriculture practices as well as the extensive harvest of wild plants, forests, fish, and game, along with stories attached to the places and cultural rules for managing these resources, to demonstrate the Secwepémc organized system of governance, law, and ownership. This book is a model of a “new ethnohistory”; it will help educate a wide audience on Indigenous history and rights; and it will hopefully inspire other works by and with First Nations in Canada and other settler states.

JOHN LUTZ *University of Victoria*

Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France. Paul-André Dubois. Québec : Presses de l’Université Laval, 2020. 720 p., 54,95 \$ édition brochée

Dans son tout récent livre, *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France*, Paul-André Dubois souhaite remettre en question l’idée véhiculée dans l’historiographie que la francisation des Autochtones a échoué en démontrant que le processus s’est tout de même réalisé par osmose naturelle, par les échanges

et les interactions et par le métissage entre les cultures qui se sont côtoyées au fil des décennies, et ce, après qu'eurent cessé les premiers efforts institutionnels, religieux et étatiques. À partir d'une lecture fine des sources publiées et archivistiques, la démonstration se fait notamment par l'étude et la reconstruction de parcours individuels de personnes autochtones francisées et de leurs descendants.

Le résultat de cette recherche est une œuvre absolument colossale : 700 pages de texte fourni, augmenté de substantielles notes de bas de page qui fourmillent de détails. En parcourant ce livre fouillé, documenté et riche en références de toutes sortes, on aime à penser que l'ensemble des passages dans les sources historiques impliquant l'apprentissage de la lecture et de l'écriture par les Autochtones – la francisation – se retrouvent là, sous nos yeux. La bibliographie est étonnante et les sources utilisées sont vastes et exhaustives, et bon nombre d'entre elles sont peu ou pas utilisées dans l'historiographie actuelle. La cinquantaine d'illustrations qui parsèment le livre, dont plusieurs sont en couleurs alors que d'autres sont les signatures des protagonistes dont on fait l'histoire, agrémentent bien la lecture.

L'ouvrage présente toutefois des analyses qui manquent parfois de notions issues des autres sciences sociales, ce qui est malheureusement symptomatique de l'historiographie sur les Autochtones. Ces concepts d'autres disciplines sont pourtant très utiles pour nuancer certaines idées et mieux comprendre les phénomènes décrits, surtout lorsque l'on souhaite faire l'histoire des autres. Si l'auteur admet en introduction ne pas avoir tenu compte de l'approche anthropologique (10), certaines de ses conclusions montrent que la lorgnette purement historique ne permet pas de faire pleinement ressortir l'agentivité autochtone.

L'auteur s'attarde de façon marquée au métissage biologique entre les nations autochtones et européennes. Par exemple, bien que les villages de Kahnawà:ke et de Wendake soient constitués d'individus aux multiples origines, lesquels apportent avec eux leurs réseaux, leur ancienneté et leur influence dans la géopolitique autochtone du Nord-Est, l'auteur n'en tient pas compte. Pour lui ce sont des Iroquois et des Hurons. Par contre, lorsque des Anglais sont adoptés parmi eux, ces individus ou leurs enfants deviennent de facto des « Anglo-amérindiens ». Si l'apport de Blancs au sein des communautés l'intrigue et l'interpelle, c'est qu'il lui permet de soutenir une partie de sa thèse : ce qu'il nomme les « Anglo-iroquois » ou les « familles de métis » seraient plus enclins, étant donné la partie européenne de leur identité, à apprendre à lire et écrire. Il fallait du sang européen.

Et pourtant, les nations autochtones ont toujours échangé des personnes, que ce soit par mariage et par alliance ou par la force. Prendre l'Autre, se l'approprier, le « manger » selon une expression d'époque, afin de se nourrir du bon qu'il peut apporter, tout cela se produisait bien avant la présence française sur leurs terres. Devant l'apparition de cet allié majeur, désormais incontournable, le même processus d'adoption s'est poursuivi. Les modes de gouvernance autochtones faisaient en sorte que les leaders étaient choisis pour leur pouvoir de persuasion, leurs talents oratoires ainsi que leur autorité morale. Ceux-ci se

distinguaient par leur capacité d'acquérir de nouvelles habiletés, connaissances et relations afin d'accroître leur influence, leur crédibilité et la confiance qu'on pouvait leur démontrer. Quand l'Amérique a rencontré l'Europe, la lecture et l'écriture sont devenues de nouvelles habiletés à acquérir. Loin de vouloir devenir des Français ou des Anglais, ils souhaitaient devenir des meilleurs leaders au sein de leur nation ou leur communauté. Que leurs enfants acquièrent aussi ces habiletés pour s'adapter au monde changeant allait de soi.

En ce sens, on peut ressentir un malaise en lisant que « le processus de civilisation des Amérindiens [...] se poursuit [...] inéluctablement » (599), ou encore que ceux-ci « présentent un vernis de civilisation » (350). N'étaient-ils donc pas civilisés avant le passage des Français? Cette sempiternelle dichotomie *société traditionnelle autochtone/culture française* est dépassée et inintéressante, en plus d'occulter le propre métissage culturel et biologique des Français en Amérique de même que les nombreuses influences et transformations que subissait la population de la Nouvelle-France.

La posture de l'auteur se révèle aussi parfois dans le traitement des faits historiques qu'il présente. Un exemple : en expliquant le phénomène d'immersion linguistique qui était souvent mis en place pour favoriser l'apprentissage réciproque de la culture et de la langue de l'autre, l'auteur mentionne « le cas de six pauvres garçons français, âgés de 12 à 15 ans, laissés en différents villages indiens du Bas-Mississippi » (204, 121), comme si on avait pitié de ces enfants négligés pratiquement abandonnés ici et là. Curieusement, les nombreuses fillettes inuit faites prisonnières ou rendues esclaves ou domestiques par les Français ne bénéficient pas de la même empathie de l'auteur (352-5).

On déplore que les ethnonymes des nations autochtones ne soient pas adaptés au goût du jour et qu'au fil de la lecture, on rencontre encore des Indiens et même des Esquimaux (352-3), alors qu'ailleurs on parle de « l'assimilation des alliés indigènes » (206) et de « progéniture *sauvage* » (269). En introduction, l'explication du choix de l'utilisation du mot « *sauvage* », qui serait essentiel pour conserver la clarté du propos, est peu convaincante (12-3). Le maintenir dans les citations d'époque afin d'éclairer l'héritage conceptuel du terme est bien entendu compréhensible et essentiel, mais sous la plume de l'auteur, il est évident qu'un substitut aurait été maintes fois possible.

Enfin, le livre souffre grandement de l'absence d'un index général, ce qui fait que la richesse du travail de l'auteur est malheureusement moins bien exploitée. Les innombrables informations pertinentes et intéressantes qui sont comprises dans ce livre sont beaucoup moins accessibles sans cet outil de repérage qui devient souvent essentiel au-delà d'un certain nombre de pages. L'index onomastique fourni permet certes de repérer les très nombreux individus mentionnés dans l'ouvrage, mais comme plusieurs de ces acteurs historiques, sinon la majorité, nous sont inconnus, son utilité reste limitée. Il est à souhaiter que l'éditeur considère la création d'un index général consultable et téléchargeable en ligne.

Malgré les analyses qui manquent parfois de profondeur anthropologique et malgré le fait que le sujet de l'ouvrage ne fasse plus vraiment partie des enjeux historiographiques actuels, le livre de Dubois est basé sur une recherche impressionnante et peut sans aucun doute être considéré comme un ouvrage de

référence incontournable sur les débuts de l'apprentissage de l'écriture et de la lecture chez les Autochtones au Canada.

JONATHAN LAINEY *Musée McCord*

In Search of Almighty Voice: Resistance and Reconciliation. Bill Waiser. Markham, ON: Fifth House, 2020. Pp. 288, \$24.95 paper

In his new book, award-winning historian Bill Waiser aims to get to the bottom of the story of Almighty Voice, the young Cree man who, in 1895, killed a settler's cow, was arrested, and bolted from captivity during the night. He then spent nineteen months on the run from authorities until he had the top of his skull blown off by a North-West Mounted Police (NWMP) artillery fusillade in a standoff on the prairie, not far from his home reserve of One Tree, which lies slightly east of Batoche. *In Search of Almighty Voice* is masterfully structured and tightly argued.

The introduction begins with a sentence as beguiling as any I have read in months: "It started with the butchering of a cow." The following chapter likewise does not disappoint. "He was going to hang," it opens. This sort of refreshing popular gambit sets Waiser apart from most scholars. And it lends the study a kind of excitement, elevating the pace and, in turn, rendering the authorial voice more compelling. And why not? Waiser has won numerous awards, including a Governor General's Award, and published widely and with distinction. The work also makes excellent use of maps, photographs, and visuals, such as editorial cartoons and film stills.

The result is an unusual creation, an intensely readable monograph that has the feel of historical dramatic fiction. And it offers more than a mere reconsideration of the available traditional paper trail as it explores news reportage of the events as they developed. It then most usefully reaches well beyond to consider characterizations of Almighty Voice in popular culture in the twentieth century, unpacked as an ever-shifting and heavily fictionalized collection of yarns in pulp fiction, films, and music, from Donald Sutherland's *Alien Thunder* to Bruce Cockburn's "Stolen Land."

On less sturdy ground and likely to draw criticism, the book situates the events that led to Almighty Voice's death "in the colonial past" (3), herein characterized not only as abysmal, brutal, and regrettable but also firmly "in the colonial past." An important opportunity is thus missed. How is the reader to understand colonialism as employed in this book? To cite another example, one discovers that "horse stealing and cattle rustling were not in keeping with the kind of society and values the mounties sought to impose and nurture in the prairie west" (11). Such comments may be interpreted as facile and position the work in a long tradition of Canadian academics presuming to write with authority about things Aboriginal while studiously ignoring the insights gained by scholarship exploring similar questions elsewhere in the hemisphere.

Make no mistake, Waiser is sensitive to and followed protocol with present-day leadership and descendants at Almighty Voice's reservation in Saskatchewan. But the work might have been bolstered by considering the efforts of a

Copyright of *Canadian Historical Review* is the property of University of Toronto Press and its content may not be copied or emailed to multiple sites or posted to a listserv without the copyright holder's express written permission. However, users may print, download, or email articles for individual use.